

io n°87

Festival d'Avignon

#87 / Vandalem — Paugam — Allegret — Laujol — Chahrour — François Dacosta — Rencontres d'Arles — Carthage Dance — CPH Stage



théâtre
olympia

T

SAISON 2018/19

centre
dramatique
national
de Tours
direction
Jacques
Vincey

0247 64 50 50
cdntours.fr



Sculpture



Centre
de la Vallée de Loire



TOURAINNE
LE DÉPARTEMENT

TOURS



leterrama



io

JAMAIS SEUL
MOHAMED ROUABHI
PATRICK PINEAU
9 > 13 OCTOBRE

**LA CHARTREUSE
DE PARME
OU SE FOUTRE
CARRÉMENT DE TOUT**
STENDHAL
SOPHIE GUIBARD
ÉMILIE
DIARD-DETŒUF
17 > 19 OCTOBRE

**LE JOUR OÙ LES
FEMMES ONT PERDU
LE DROIT DE VOTE**
KEVIN KEISS
DIDIER GIRAUDON
22 > 27 OCTOBRE

**À QUOI RÊVENT
LES PANDAS ?**
DOULCE MÉMOIRE
THÉÂTRE D'OMBRES
DU HUNAN
30 > 31 OCTOBRE

**LA NOSTALGIE
DU FUTUR**
PIER PAOLO PASOLINI
GUILLAUME LE BLANC
CATHERINE MARNAS
6 > 10 NOVEMBRE

**LA RÉUNIFICATION
DES DEUX CORÉES**
JOËL POMMERAT
JACQUES VINCEY
19 > 24 NOVEMBRE

**LE BRUIT DES ARBRES
QUI TOMBENT**
NATHALIE BÉASSE
4 > 8 DÉCEMBRE

VILAIN !
ALEXIS ARMENGOL
18 > 22 DÉCEMBRE

ORPHÉE APHONÉ
VANASAY
KHAMPHOMMALA
9 > 15 JANVIER

SAGA
JONATHAN
CAPDEVIELLE
29 JANVIER
> 2 FÉVRIER

HORIZON
ALEXANDRE FINCK
ADRIEN FOURNIER
5 > 7 FÉVRIER

BÉRÉNICE
JEAN RACINE
CELIE PAUTHE
27 FÉVRIER
> 9 MARS

FESTIVAL WET^o
4^e EDITION
22 > 24 MARS

**MEPHISTO
{RHAPSODIE}**
KLAUS MANN
SAMUEL GALLET
JEAN-PIERRE BARO
2 > 6 AVRIL

LA TRUITE
BAPTISTE AMANN
RÉMY BARCHÉ
23 > 27 AVRIL

BLABLABLA
JORIS LACOSTE
EMMANUELLE LAFON
15 > 18 MAI

SUITE N°3 « EUROPE »
JORIS LACOSTE
PIERRE-YVES MACÉ
21 > 25 MAI

ILS N'ONT RIEN VU
THOMAS LEBRUN
4 > 7 JUIN

io

— LA GAZETTE DES FESTIVALS —
18 juillet 2018

WWW.IOGAZETTE.FR

ÉDITO

« TANT VA LA CRUCHE À L'EAU... »

Puisque 42 est la réponse à toutes les interrogations de l'Univers, à quoi bon triturer sans cesse ce qui habite ou déserte les intentions des metteurs en scène ? Un constat de plus en plus présent anime nos discussions tardives, les bibles (mot correct pour dire « programmes de salle », NDLR) ne sont-elles pas souvent plus pertinentes (amusantes, décadentes...) que leur concrétisation sur les plateaux ? Question délicate à laquelle Douglas Adams nous offre une réponse sous forme de nuit sans retour qui, avouons-le tout de go, nous (vous ?) épargne un cortège de théorisations qui auraient pu dégénérer au consensuel ou, pire, au réactionnaire. Nous garderons comme un plaisir coupable la délectation des discours improbables qui se gargarisent de mots et de concepts réjouissants, caressant dans le sens du poil notre besoin d'entre-soi. Puisque la programmation officielle tend à promouvoir des propositions plus « grand public », ces plongées de pédanteries restent le seul îlot de snobisme, oasis dans notre désert estival.

La rédaction

Prochain numéro le 21 juillet

SOMMAIRE

FOCUS PAGES 4-6
Anne-Cécile Vandalem: Arctique
Lena Paugam: Hedda
Yan Allegret: On prend le ciel et on le coud à la terre

—

REGARDS PAGES 8-9
Denis Laujol: Pas pleurer
Ali Chahrouh: May he rise and smell the fragrance
Hélène François: Les désespérés ne manquent pas de panache
Yann Dacosta: Qui suis-je ?

—

EN BREF PAGE 10
Hanane Hajj Ali: Jogging
Olivier Maurin: Illusions
Dag Jeanneret: Mon grand-père (partait tous les ans en Italie...)
Eric Domenicone: Romance
Fabienne Barbier: Ma vie ! Un poing c'est tout !
Kevin Keiss: Ô ma mémoire, portrait de Stéphane Hessel

—

RENCONTRES D'ARLES PAGE 12
Une colonne de fumée
Jonas Bendiksen

—

REPORTAGES PAGE 15
Carthage Dance (Tunis)
CPH Stage (Copenhague)

THEATRE
DANCE
PERFORMANCE

**NEXT
FESTIVAL
.EUM**

08.11 —
01.12.18

EUROMETROPOLIS
LILLE-KORTRIJK-TOURNAI
+ VALENCIENNES
+ REGION HAUTS-DE-FRANCE

45 SPECTACLES INTERNATIONAUX

INFO/TICKETS
www.nextfestival.eu

RODRIGO GARCÍA (ES)
Encyclopédie de phénomènes paranormaux Pippo y Ricardo sous l'autorité de la confrérie Logia Lautaro

FORCED ENTERTAINMENT (UK)
Real Magic

GURSHAD SHAHEMAN (IR/FR)
Il pourra toujours dire que c'est pour l'amour du prophète

SOROUR DARABI (IR/FR)
FARCI.E

PAULA PI (FR)
Alexandre

ALESSANDRO SERRA (IT)
Macbettu

KRYSTIAN LUPA (PO)
Le Procès

HETPALEIS EN SONTAG / LIES PAUWELS (BE)
Truth or Dare, Britney or Goofy, Nacht und Nebel, Jesus Christ or Superstar

MARTA GÓRNICKA (PO)
Hymn to love

BERLIN (BE)
True Copy

OSKARAS KORSUNOVAS (LT)
Wedding

NATURE THEATRE OF OKLAHOMA (US)
Pursuit of Happiness

LAETITIA DOSCH (FR/CH)
HATE

PHOTO: MARTA GÓRNICKA. Hymn to love © Magda Hueckel

SCHUBERTOR
KORTRIJK

KUNSTENCENTRUM
BEUDA

la rose des vents

le phénix

Interreg
Région Hauts-de-France
Wanderen
Lille Métropole
MEL
Métropole Européenne de Lille

ERRANCE DU TEMPS

— par Jean-Christophe Brianchon —

C'était au mois de janvier, il y a deux ans. Anne-Cécile Vandalem créait « Tristesses », nous laissant alors la découvrir, elle et le destin de son œuvre, aujourd'hui entourée d'un succès dont on craignait qu'il ne l'assomme. C'était bien mal la connaître.

Ni tout à fait la même, ni tout à fait une autre», elle est revenue, celle que le petit monde du théâtre européen attendait tant, avec pour point de départ, toujours, cette ville de Bruxelles, de laquelle la pièce s'en est allée déjà pour une tournée qui s'annonce une fois encore inhumaine. Mais alors, que reste-t-il de cette si belle tristesse, qui était celle de ceux qui restent quand plus rien ne subsiste? L'enfer des larmes, toujours, mais bien plus encore. De l'Arctic Serenity, ce bateau errant dans les eaux du pôle Nord, naufragé par deux fois et symbole de l'incapacité des hommes à apprendre de leurs erreurs, le spectateur voit bien plus ici que la tristesse de ceux qui l'habitent. De l'Homme, définitivement déclaré incapable, l'auteure et metteuse en scène s'extrait pour nous laisser assister à un spectacle bien plus ambitieux encore: celui de la désertification du monde, que plus rien d'autre n'ha-

bitera que les erreurs du temps passé. De l'Homme au Monde, comme un double processus de rejet de l'autre et de croyance en une seule chose: le Théâtre. Car c'est peu dire qu'il en faut, de l'ambition et de la foi pour penser que sur les planches d'un plateau peut se refléter la destinée d'un monde entier.

“

Hanter les eaux gelées de nos cœurs fondus

Il en faut, et ce d'autant qu'Anne-Cécile Vandalem fait le choix de n'en rien montrer sur la scène, et de faire se dérouler la totalité de la pièce en un huis clos dont on ne pourra s'extraire que par un procédé scénographique déjà utilisé chez Ivo van Hove dans « Kings of War », mais dont l'utilisation se révèle ici peut-être plus belle encore, quand le hors-champ de la scène, filmé en direct et projeté, explique aux spectateurs le fruit du comportement des hommes et les raisons de leur fuite. De ce hors-champ s'échappe alors une certitude: cette arche de Noé des temps modernes dérive sur les eaux du royaume de ce qui n'est plus et ne sera plus jamais. À l'image des neiges éternelles de l'Arctique, plus rien ne subsiste ici que cette

boue devenue la matière même de nos larmes, qui colle aux pieds pour mieux nous rappeler à chaque pas que l'idée même du futur est en train de fondre sous nos yeux. Une idée à laquelle viennent se confronter à plusieurs reprises les élans de croyance en un possible des personnages de ce drame, et en particulier du groupe de musiciens, qui occupent le fond du plateau comme pour nous interpeller alors qu'ils posent cette question simple: « Anyone? » Parce que oui, y a-t-il quelqu'un, tout de même, pour essayer une dernière fois? Pour essayer de nous faire pardonner cette faute originelle que l'on traîne depuis tant de siècles, qui nous amène aujourd'hui à reproduire les comportements de cette gourmandise égoïste qui déjà en son temps faisait disparaître l'Éden et mourir Caïn? C'est donc bien que, malgré le désert qu'elle nous montre, Anne-Cécile croit certainement encore un petit peu, allez savoir... Reste qu'au terme de ce voyage d'une élégance scénographique et dramaturgique rare ne subsistera que ce bateau de malheur qui, tel le passé qui n'est plus, ne cessera de hanter les eaux gelées de nos cœurs fondus.

DOUBLE FOCUS —

IN ARCTIQUE

MISE EN SCÈNE ANNE-CÉCILE VANDALEM / LA FABRICA JUSQU'AU 24 JUILLET, À 18H00 (Vu au Théâtre National de Bruxelles en février 2018)

« 2025. Quelque part dans les eaux glacées internationales. Intérieur nuit. Froid. Salle de réception d'un paquebot de croisière. Extérieur plus froid encore. »

TITANIC II

— par Lola Salem —

Deux ans après « Tristesses », Anne-Cécile Vandalem continue sa mise en récit des infinies désillusions de l'humanité. C'est encore et toujours sur le fil d'un réalisme revisité par l'emploi de la caméra sur scène que la metteuse en scène s'attaque à une nouvelle fable, cette fois-ci d'anticipation.

Avec « Arctique », il sera question de guerre climatique, fruit des tergiversations politiques et médiatiques qui entraînent le destin commun des hommes en même temps que celui des quelques individus en présence. Sur la base de ce sujet d'actualité, cette « éco-tragédie » aux allures de thriller et aux bonnes intentions s'embourbe pourtant dans ce qui se présente comme d'inévitables écueils. Trop grand, trop gros, trop lourd. Le sujet comme son dispositif écrasent tout, laissant le spectateur indécis devant la profusion des éléments théâtraux, vidéographiques, voire devant le sens global de l'œuvre au parfum dystopique. Les dédales des couloirs, des pontons et des cales déploient les coulisses tentaculaires du bateau, dont il

ne nous est montré que la pièce centrale, et où l'étrange se mêle au suspense. Mais la menace qui pèse sur les personnages mystérieusement réunis à bord de l'Arctic Serenity est elle-même prise comme dans un étau par les choix dramaturgiques. Gagne-t-elle à n'être qu'une ombre, intimidante précisément parce qu'elle ne s'incarne jamais tout à fait? Ou apparaît-elle au grand jour, prenant le risque de défaire, du même coup, l'ensemble du dispositif qui lui avait donné vie? Anne-Cécile Vandalem choisit cette seconde voie, et c'est ce geste même qui semble aussi bien problématique que déceptif.

“

Exutoire ou scorie?

L'image, comme le texte, sert une dimension exclusivement narrative de l'intrigue qui se trouve inlassablement confrontée à nos habitudes vis-à-vis du médium cinématographique. Or, « Arctique » semble échouer à opérer un quelconque dépassement, une transcendance ou bien un retournement de cet emploi de la vidéo, dont

la metteuse en scène peine à tirer toute la substance. Ce trop-plein de réalisme donne alors naissance à quelques moments d'humour absurde qui explosent inopinément à la manière de petites soupapes de décompression. La démarche serait bienvenue si elle n'était pas amenée avec maladresse, en forçant à tel point le trait sur l'autodérision qu'on ne sait jamais exactement si elle sert de justification au propos ou d'excuse. Anne-Cécile Vandalem y régurgite un univers fantastique tenu à mi-distance pendant l'ensemble de la pièce et qui explose en vol lorsque le fil de l'intrigue se dénoue, que la menace se dévoile et que l'univers sombre dans un sordide généralisé. On s'embarrasse de ces bulles d'absurde en ne sachant comment les aborder: exutoire ou scorie? « Arctique » est loin de décevoir toutes les attentes: il y a, dans ce jeu entre un univers fabuleux et une prétention à ressasser les périls du monde une forme de fragilité attendrissante. Pourtant, la prétention à s'émanciper des qualités formelles de la scène n'éclôt sur rien de fondamentalement convaincant. Quel horizon Anne-Cécile Vandalem souhaite-t-elle donc dessiner?



« Arctique » Mise en scène Anne-Cécile Vandalem © Christophe Hengels

RES FACILES. LE SIROP LAISSE DES NAUSÉES.

OFF HEDDA

MISE EN SCÈNE LENA PAUGAM

LA MANUFACTURE JUSQU'AU 26 JUILLET, À 14H45

«Sigrid Carré Lecoindre et Lena Paugam inventent les mots pour dire la coexistence de la détresse et de l'amour.»

AMOUR BLEU

— par Victor Inisan —

Très librement inspiré de l'affaire Hedda Nussbaum, «Hedda», qui consacre la collaboration entre Sigrid Carré Lecoindre et Lena Paugam (après «Les Cœurs ténaniques» créés au T2G en 2016), élabore une renversante dramaturgie de la violence conjugale.

Hedda est d'abord une histoire d'amour contre laquelle la violence, odieusement, s'écrase. Une formidable relation passionnelle lentement érodée par la souffrance et le silence de Hedda, qui s'engonce pareillement dans le renoncement et dans son gilet en laine – s'étouffant peu à peu sous les coups. Hedda réfléchit autant qu'elle se réfléchit... Son être se diffracte: texte (pluralité des personnages), scénographie (évoquant d'un intérieur avec une salle de bains en point de fuite), lumières (multiples espaces d'apparition)... Un solo morcelé pour espace schizoïde dans lequel Lena Paugam excelle – l'ADN meurtrier de Hedda s'accrochant désespérément aux murs de l'intérieur kitsch quand elle perd le contrôle de ses émotions. «Hedda» parle de la «violente violence»; sa manière abrupte et cruelle de surgir. La violente violence pé-

nètre le cadre sans prévenir, en mordant aux flancs: la première droite est violente d'abord par son surgissement... Le coup lui-même n'est qu'un enzyme incomplet et sensible de l'incommensurable inattendu. Peu à peu, la souffrance de Hedda s'emmure: chaque fois, le poing de l'homme est plus confortable dans le cadre. Il trouve moins le champ et plus les joues, tandis que Hedda, lentement, sort du cadre lors de ses errances nocturnes, qui sont autant de douloureuses et incoercibles fuites. Alors l'horreur, seulement, s'épanouit avec le goût saignant de l'habitude.

“

Douceur déconcertante

La violence est comme la lumière: partout, mais on ne la remarque tristement que lorsqu'elle rencontre une surface. Sigrid Carré Lecoindre à l'intelligence manifeste du thème: la violence est inscrite sur les membres de Hedda. Elle ne s'écrit pas toujours avec un V majuscule: dans «Hedda», son corps est une surface mutilée de bandages. À chaque reprise de coups, les neurones de

Hedda fatiguent et s'épuisent... Et la violence s'immisce à l'intérieur du texte surchargé, fougueux, presque bavard de l'autrice. La violence charrie son double de neige: il y a celle qui pénètre violemment le cadre – la brusque violence – et l'autre, insidieuse, lénifiante, qui contamine les mots et l'amour, celle qui fait bégayer Hedda la tragique. Deux espaces de la violence que Sigrid Carré Lecoindre articule avec un brio antimanchéen (qu'elle commente malheureusement un peu trop parfois): la grisaille incertaine l'emporte sur toute morale.

L'interprétation de Lena Paugam (qui signe également la mise en scène, porte-parole de l'histoire et incarnation de la protagoniste, est à l'antithèse de la douleur: une douceur déconcertante émane de son sourire... C'est Hedda amoureuse qui s'adresse au spectateur; l'intention slalome entre les obstacles du pathos. Ce gouffre éclatant entre le propos et le jeu n'est autre que l'endroit de l'émotion bâti par la dramaturgie: la lucarne poétique fuyant la grossière illustration. Au coin de cette lucarne glisseront peut-être les larmes du spectateur, qui n'auront, il faut le dire avec enthousiasme, aucunement été forcées.

FOCUS —

OFF ON PREND LE CIEL ET ON LE COUD À LA TERRE

MISE EN SCÈNE YAN ALLEGRET / LES HALLES, À 22H30

«L'acteur/metteur en scène Yan Allegret et le musicien Yann Féry invitent le public à faire un pas de côté, pour entendre les mots simples de Christian Bobin.»

L'ENTÊTEMENT À CHERCHER LES CLAIRIÈRES

— par Marie Sorbier —

«J'écris, je ne fais rien. J'aime cette vie-là, pauvre en événements. J'attends mais ce n'est pas pour attendre. Je me tais, je ne fais rien, et dans ce rien d'une soirée, j'apprends lentement à nommer ce qui me comble et m'échappe.» Quoi qu'on en dise, Christian Bobin est un poète d'aujourd'hui, même s'il a cette faculté, propre aux êtres des alpages, de demeurer hors du temps.

Nous ne parlons pas de l'ivresse des cimes mais des hauteurs de la matière poétique qu'il sublime comme on hume un bouquet de chardons sauvages. Chaque été, le Festival d'Avignon nous offre son lot de mises en scène et d'adaptations plus ou moins heureuses de cet écrivain qui souffre de cette image catho de droite qui colle aux chaussures plus sûrement qu'un chewing-gum tenace. C'est donc avec appréhension que la petite chapelle du théâtre des Halles se remplit à la nuit tombée, fébrile d'entendre ces mots que les amateurs aiment lire et recevoir. Car il faut être dans un état d'accueil, ouvert aux nuances chantantes de son vocabulaire pour accéder au plaisir simple de son monde. Et comme pour toutes les langues imagées, il est difficile alors de penser une mise

en scène qui ne soit ni redondante ni inutile; comment imaginer un passage au plateau qui ait du sens? Comment préserver la légèreté tout en offrant le poids des mots? C'est donc avec courage et un peu d'inconscience que Yan Allegret, metteur en scène, acteur et auteur par ailleurs, s'y lance, accompagné par le son planant et incarné de Yann Féry. Un bouquet de fleurs des champs, magnifiquement simple lui aussi, lévite et tourne au-dessus de la scène. Il est à lui seul l'incarnation de cette beauté quotidienne qui émeut autant qu'elle élève, il est aussi allégorie de tous les thèmes de prédilection de Bobin, de l'émerveillement de l'éclosion à la finitude certaine mais non redoutée.

“

Joie élémentaire de l'univers

Un bouquet assez banal pour sublimer la magie du presque rien et une voix qui se laisse traverser par les mots du poète; l'acteur ne tente rien, il ne joue pas, il est présent et, comme les vitraux d'une église, s'illumine en laissant passer la lumière. Lui aussi, il «préfère l'entêtement à chercher des clairières» plutôt que la com-

plainte évidente du sombre et du «sans espoir». Bien sûr, ce lyrisme paysan, vestige lumineux d'une France des campagnes, pourra paraître désuet voire réactionnaire, mais l'anachronisme et l'insouciance de surface n'empêcheront pas l'accès à cette écriture malgré tout patrimoniale et qui invite humblement à la contemplation. «Il y a une joie élémentaire de l'univers, que l'on assombrit chaque fois que l'on prétend être quelqu'un, ou savoir quelque chose. De cette joie, vous ne vous êtes jamais exilée, et je ne sais ce qui me plaît le plus en vous: votre insouciance qui vous permet de veiller à l'essentiel, ou votre intelligence qui vous fait accueillir la vie comme elle vient, à son heure. C'est une belle chose que d'écrire: c'est, par l'extrême solitude, toucher à l'extrême présence. Le solitaire est celui qui n'est plus jamais seul. Il est comme une petite maison dans la forêt, si ouverte au silence que les bêtes sauvages ne craignent pas d'y entrer. Mais il est vrai qu'à force d'écrire, l'on finirait par croire que l'on a trouvé quelque chose: de cette erreur, votre rire m'épargne, et je ne saurais jamais assez vous en remercier.»

TEINTURERIES ECOLE

TEINTURERIES
PROCHAINES AUDITIONS.CH
MAI 2019CRÉATION
NON SOLO MEDEAEMIO GRECO
PIETER C SCHOLTEN

12 AU 14 JUILLET 2018

Teatro Grande - Pompéi
Pompeii Theatrum Mundi

27 JUILLET 2018

Théâtre Antique - Vaison-La-Romaine
Vaison Danse

IN

MAY HE RISE AND SMELL THE FRAGRANCE

CHORÉGRAPHIE ALI CHAHROUR

THÉÂTRE BENOÎT-XII JUSQU'AU 17 JUILLET, À 15H00

«Du plateau plongé dans l'obscurité, entre-deux crépusculaire, une voix de femme s'élève. Chant profond. Attirés par cette prière, un danseur et deux musiciens entrent.»

CHANT POUR L'ENFANT DISPARU

— par Nouredine Mahjoub —

ET IN ARABIA EGO

— par Augustin Guillot —

Après les éblouissants «Fatmeh» et «Leila se meurt», présentés il y a deux ans au cloître des Carmes, Ali Chahrour proposait cette année la dernière partie de sa trilogie autour du deuil. Disons-le tout de go : celle-ci est sans doute la moins construite des trois spectacles du jeune Libanais, qui semble cette fois privilégier un enchaînement de tableaux à une dramaturgie globale plus propice à emporter le spectateur. On pourrait le déplorer si cela empiétait ne serait-ce qu'un tout petit peu sur son incroyable pouvoir suggestif, mais celui-ci, malgré tout, reste parfaitement intact. Construit comme un long oratorio tenu de bout en bout par la musique d'Ali Hout et Abed Kobeissy, et la voix transcendante de Hala Omran, «May he rise and smell the fragrance» réussit presque instantanément à nous plonger dans cet état de presque transe propre aux rituels de tradition chiite, où le chorégraphe puise son inspiration. Ali Chahrour aime dire que la danse n'est pas forcément un langage international, mais qu'elle est toujours ancrée dans un contexte culturel : celui qu'il nous propose est le sien, et sa présence charismatique (il est le seul danseur sur le plateau), tout en finesse et en simplicité, irradie la scène et nous perce droit au cœur.

L'espace est noir et dépouillé comme si le tombeau était déjà là. Assis, immobile, éclairé par une trouée lumineuse à la pâleur funèbre, le corps sans vie d'un homme. Sa tête est renversée en arrière, sa gorge exhibée – cette gorge offerte des morts que l'on transporte et dont les yeux éteints regardent le ciel. Et à ses côtés, non pas une figure mariale, mais un étrange bourreau. Un musicien dont les mouvements d'archet, comme une scie à hauteur de cou, symbolisent un geste de décollation. L'image est saisissante. Quelque chose comme une décapitation du Caravage. Où le mort chante. Non par la bouche, mais par la gorge profanée, c'est le son du buzuq et des percussions. Et si la bouche du mort, elle, ne peut plus rien dire, c'est que la parole ne peut venir que des vivants. Ici, celle de Hala Omran, dans le rôle de la mère du défunt. La parole chantée de la mère est chant des vivants adressé aux morts, tandis que le chant sans parole des instruments est voix des morts adressée aux vivants. Alors pourquoi, malgré ces fulgurances, ce sentiment de déception par rapport aux deux précédents volets de ce triptyque sur les rites de deuil ? Tentative de mue vers une plus grande abstraction : épure monochrome de la scène et déconstruction dramaturgique (ou son absence). Tâtonner un nouveau langage pour donner forme aux mêmes obsessions – les âmes, les larmes, les limbes –, comme si on assistait à l'épuisement d'une recherche qui planterait déjà les prémices de sa propre résurrection.

OFF PAS PLEURER

MISE EN SCÈNE DENIS LAUJOL / THÉÂTRE DES DOMS JUSQU'AU 26 JUILLET, À 14H30

«Un récit intense sur la guerre d'Espagne dont s'empare la comédienne Marie-Aurore d'Awans (saluée par les Prix de la Critique belge 2017) et la musicienne Malena Sardi.»

ÉLAN DE JEUNESSE ESTIVAL

— par Julien Avril —

À Théâtre des Doms, le metteur en scène Denis Laujol signe une belle adaptation du roman de Lydie Salvayre «Pas pleurer», prix Goncourt 2014. C'est l'histoire d'une émancipation, celle de Montse, la mère de l'écrivaine qui, à l'été 1936, sent sa vraie vie commencer quand elle refuse un poste d'employée dans une maison bourgeoise pour rejoindre son frère et les mouvements collectivistes révolutionnaires qui ont fleuri en Espagne, vague d'espoir fauchée par la guerre et la montée du franquisme. Tout part d'une petite phrase : «Elle est bien modeste.» Cette humiliation primaire, lancée par le maître de maison lors

de l'entretien d'embauche, est comme une allumette jetée sur un fétu de paille : l'étincelle de la révolte dans le cœur de Montse. De ce premier acte de résistance découle sa nouvelle relation au monde : inverser les rapports de domination, refuser l'apitoiement et le diktat de la nécessité, inventer une nouvelle vie. L'été commence et la jeune fille de quinze ans va y découvrir la politique, l'ivresse des mouvements collectifs et bien sûr la douceur des premières amours. Ce récit se dévoile petit à petit, par couches, ou par niveaux. À jardin, au micro, la comédienne Marie-Aurore d'Awans interprète l'écrivaine, qui devient à son tour sa

propre mère puis les autres protagonistes de cette épopée espagnole de 1936. Virtuosité de cette incarnation des personnages, enchevêtrés en poupées russes. La musicienne Malena Sardi, assise à la cour parmi ses amplis et ses pédales de distorsion, accompagne le récit en créant tour à tour des nappes sonores qui posent l'atmosphère adéquate ou bien tricote une mélodie qui devient peu à peu chanson épique pour clore en apothéose tel ou tel épisode. Entre elles, comme une caisse de résonance, un fond blanc sur lequel des images abstraites projetées ouvrent un champ plus grand, métaphysique bien

sûr. Ici, le paysage de la révolution dans le cœur de cette jeunesse se corrompt peu à peu, la guerre broie les corps et les espérances. La parole de Georges Bernanos décrit, dans une anaphore coup de poing, l'escalade de la violence. La petite histoire rejoint la grande histoire. Une adaptation très juste qui, sans rien ôter à la puissance littéraire du texte, y ajoute ce qu'il faut de jeu, de couleurs et de vie pour faire exulter en nous cet élan de liberté et de joie qui naît à l'adolescence et qui irrigue tout une vie, malgré les plus dures épreuves.

REGARDS

OFF LES DÉSESPÉRÉS NE MANQUENT PAS DE PANACHE

MISE EN SCÈNE HÉLÈNE FRANÇOIS / THÉÂTRE DES VENTS, À 20H50

«Dans ce spectacle, chaque personnage en état de crise se raconte au travers de situations "limites" pour essayer de tenir le coup.»

NÉVROSES MAÏEUTIQUES

— par Mariane de Douhet —

Si on a eu très peur au démarrage, à écouter un panda raconter sa vie de raté, on s'est laissé surprendre par le charme pétaradant de Thomas Poitevin, qui interprète avec une énergie de caméléon sous acide un répertoire de losers même pas magnifiques, au point que ce spectacle se trouve être l'un des plus attachants et malins du OFF. Disons-le d'emblée : c'est un spectacle d'humour, mais on n'a pas ri (à la différence d'une salle particulièrement enthousiaste ce soir-là). Mais peu importe :

car on apprécie l'acuité avec laquelle Poitevin saisit les attitudes corporelles, les tics de langage de figures qu'on devine (un jeune homme plein d'entrain mais complètement fracassé, une cagole débrouillarde, un commercial gay bardé de mimiques, une sexagénaire solitaire mais dynamique, et même une table Ikea), sans être toutefois totalement certain de les reconnaître. C'est la force de ce seul-en-scène : interpréter des clichés en ménageant toujours une zone d'échappement, créer avec ces ar-

chétypes une familiarité qui n'est jamais totale, de sorte que la caricature proposée conserve une part d'étrangeté, et donc de complexité. Qui a-t-on reconnu ? On se plaît à se poser la question. Si le spectacle met du temps à décoller, que le texte est inégal selon les personnages, et que le rire est sporadique, l'interprétation flamboyante de Poitevin renverse complètement l'impression un peu réservée de départ et donne, au fur et à mesure des prouesses mimétiques du comédien, un charme fou au spec-

tacle : son ton est tellement libre qu'il ne s'agit même plus de refuser le politiquement correct, il y est spontanément indifférent (sorte de post-politiquement correct), totalement déclassé de tout filtre. Les désespérés qu'il interprète ont la force (consciente ou pas) de ne pas doubler leur désespoir d'une conscience du désespoir : ils sont ici, plus ou moins abîmés, mais pas désabusés parce que pas étouffés par leur propre image, et là est peut-être leur panache, celui de vivre quoi qu'il arrive le présent tête baissée.

OFF QUI SUIS-JE ?

MISE EN SCÈNE YANN DACOSTA

11 GILGAMESH BELLEVILLE, À 14H40

«Vincent est en classe de troisième. Quelque chose se passe en lui : il est tombé amoureux... d'un autre garçon.»

NAISSANCE DE L'AMOUR

— par Audrey Santacroce —

Vincent est en troisième, n'est pas très populaire mais survit comme il peut à la méchanceté des adolescents et du prof de sport, entouré de ses deux meilleurs amis. Sauf que voilà, non content de devoir gérer le lycée qui s'annonce, Vincent va aussi devoir faire face à l'arrivée d'un nouvel élève dans sa classe. Et dans un collège où le mot «pédé» revêt le caractère d'insulte suprême, pas facile de s'avouer que, ce nouvel élève, Vincent en est tombé amoureux. Adapté de son propre roman par Thomas Gornet, épaulé par le metteur en scène Yann Dacosta, «Qui suis-je?» marche sur les traces élégantes de grands auteurs jeunesse qui ont eux aussi traité le thème de l'homosexualité. Il y a bien sûr du Marie-Aude Murail, mais aussi du Christophe Honoré et du Gudule dans le texte de Thomas Gornet, ce qui, a-t-on besoin de le préciser, est un grand compliment. Sans jamais juger, «Qui suis-je?» invite chacun à questionner ses propres stéréotypes, la façon dont il peut rejeter quiconque ne lui ressemble pas trait pour trait, à l'âge où le plus important c'est

d'avoir l'air d'un gros dur qui fait tomber les filles. Yann Dacosta et Thomas Gornet ont choisi de traiter de ce sujet sensible avec beaucoup de délicatesse et d'humour, avec un Vincent délicieux de drôlerie incarné par Côme Thieulin. Sautant par-dessus tous les écueils de l'adulte jouant un adolescent comme par-dessus des flaques d'eau, il emporte l'adhésion d'un public qui ressort de la salle avec l'envie de l'appeler «bonhomme» en lui ébouriffant les cheveux. À la fin de la pièce, on a le sentiment de s'être fait un nouveau copain. Cette belle équipe s'est adjoint les talents du dessinateur Hugues Barthe pour représenter l'univers dans lequel évoluent Vincent et ses camarades. Projetés en fond de scène, des portraits, mais surtout des décors avec lesquels les comédiens interagissent grâce à leur ombre, tantôt devant, tantôt derrière l'écran. Faisant la part belle à chacun, «Qui suis-je?» apparaît comme un vrai spectacle de troupe, une œuvre polymorphe piochant autant dans la bande dessinée que dans le cinéma ou la musique pop.

IL NOUS FAUDRA CEPENDANT DÉFENDRE DES

ŒUVRES DIFFICILES. LA MISSION DU THÉÂTRE

OFF ILLUSIONS

Le théâtre d'Ivan Viripaev garde toujours une dimension énigmatique pour celui qui le lit. Il est clair dans ses propos, dans son écriture, et pourtant la dramaturgie questionne, pleine de faux-semblants et de chausse-trapes: on peut souvent se perdre dans ses nombreuses non-indications. Fort heureusement, cette mise en scène d'Olivier Maurin réussit à ne pas s'y noyer et propose un dispositif immersif qui, s'il peut légèrement interroger au début, finit par s'avérer très juste et efficace. Le texte d'« Illusions » y résonne alors avec tout son humour, et sa profondeur n'y fait également pas défaut. Et si le potentiel de jeu proposé par l'écriture de Viripaev est parfois sous-exploité par des comédiens quelque peu inégaux, il en reste néanmoins que cet « Illusions » est un bien agréable moment de théâtre, dont on ressort amusé et enthousiaste. *N.M.*

MISE EN SCÈNE OLIVIER MAURIN
— 11 GILGAMESH BELLEVILLE, À 17H05

OFF ROMANCE

Conçu pour les tout-petits, « Romance » reprend un album jeunesse et part d'un imagier pour construire une histoire rocambolesque où l'on retrouve pêle-mêle des brigands, une reine ou une sorcière sur son balai. En mélangeant les marionnettes, le théâtre d'objets et la projection vidéo, La SoupeCie offre aux enfants (et aux adultes, présents en masse dans la salle) une merveilleuse épopée où l'on retrouve le trait proche de Jacques Tati de l'auteur Blexbolex. Construit sur un système de répétitions où, à chaque chapitre, on rajoute un élément neuf, « Romance » réussit à attendrir les parents tout en apprenant des mots aux plus jeunes spectateurs. Une aventure en forme d'hymne aux grands sentiments, où l'enfant peut se projeter en héros tandis que les comédiennes jouent, littéralement, sur scène, dans un bel hommage aux livres que lisaient nos parents lorsqu'ils étaient petits. *A.S.*

MISE EN SCÈNE ERIC DOMENICONE
— CASERNE DES POMPIERS
JUSQU'AU 23 JUILLET, À 11H00 —

OFF JOGGING

C'est une silhouette vêtue de noir, aux cheveux dissimulés derrière un hijab, que l'on peut croiser sur la corniche de Beyrouth, au lever du soleil. Une coureuse quinquagénaire, perdue dans ses pensées, qui parle toute seule entre deux foulées et trois étirements. Elle laisse échapper des bribes de mots, des fragments d'histoires. Les mots de toutes les femmes silencieuses de Beyrouth, de celles qui perdent leurs fils à la guerre et de celles qui tuent leurs enfants par désespoir d'aimer, de celles qui sont confrontées chaque jour à leur échelle au visage du tragique. Obsédée par le personnage de Médée, par l'amour niché au cœur du monstre, la comédienne Hanane Hajj Ali interroge dans « Jogging » ce que les faits divers libanais viennent dire de la société et de la condition féminine. Convoquant également sa propre histoire et son rapport à la maternité, l'artiste livre une performance brute et sobre, savamment référencée et remarquablement interprétée. Un portrait du Liban moderne traversé par les tragédies antiques. Un Liban qui aurait le visage d'une femme, éperdue de douleur, de révolte et d'amour. *A.C.*

MISE EN SCÈNE HANANE HAJJ ALI
— LA MANUFACTURE, À 12H50 —

EN BREF

OFF Ô MA MÉMOIRE,
PORTRAIT DE STÉPHANE HESSEL

Sarah Lecarpentier dresse le portrait de son grand-père à travers le prisme de la poésie. Nous voici comme invités dans le salon de ce diplomate, figure de la Résistance. Il nous parle des poètes et des vers qu'il a appris tout au long de sa vie. L'apprentissage par cœur du poème est une gymnastique de l'esprit qu'on pratique pour se faire plaisir et se maintenir en forme. Mais il peut surtout se révéler salutaire quand la mort vous frôle ou que la barbarie vous retient dans ses griffes. La comédienne bascule entre une incarnation très délicate de l'aïeul et l'évocation de ses propres souvenirs d'enfance avec lui. Ainsi, elle déroule le fil de ce destin formidable dont chaque épisode est ponctué par la savoureuse récitation en musique d'un Apollinaire, d'un Vigny ou encore d'un Edgar Allan Poe. Hommage plein de tendresse à la mémoire, ce muscle immatériel, ce véhicule tout-terrain de la grâce qui permet la transmission de la joie. *J.A.*

MISE EN SCÈNE KEVIN KEISS
— LA MANUFACTURE
JUSQU'AU 14 JUILLET, À 19H35 —

OFF MON GRAND-PÈRE (PARTAIT
TOUS LES ANS EN ITALIE...)

Adapté du récit de Valérie Mréjen, « Mon grand-père [...] » met en miroir la forme fragmentaire du texte et la mise en scène. Construisant un roman familial par touches impressionnistes, anecdote après anecdote, Stéphanie Marc installe le décor tout en parlant, petit bout par petit bout. À mesure que le récit se déroule, le salon où se prépare une réception prend forme, et c'est l'accumulation de ce qui peut sembler insignifiant qui fera en fin de compte surgir une vie entière. « Mon grand-père [...] » est une invitation au souvenir, portée par une interprétation délicate. Un moment tranquille, presque contemplatif, qui invite chacun à écouter son propre écho familial. L'album de famille feuilleté une heure durant, s'il peut décontenancer au premier abord, n'en reste pas moins touchant de modestie. *A.S.*

MISE EN SCÈNE DAG JEANNERET
— ARTÉPHILE, À 16H20 —

OFF MA VIE!
UN POING C'EST TOUT!

Avec le spectacle « Ma vie ! Un poing c'est tout ! » au théâtre BO, Fabrice Benichou se révèle un véritable acteur. Cet ancien boxeur, star mondiale de la boxe (trois titres mondiaux et cinq européens) nous émeut, non parce qu'il raconte sa vie hors du commun - l'enfance nomade incroyable avec un père fakir, la gloire puis le dénuement le plus total -, mais parce qu'il convoque aussi, grâce à des moments de grande sincérité, celle de tous les damnés qui, par le seul fait d'aimer encore, comme Fabrice Benichou aujourd'hui sur scène, nous donnent une magnifique leçon de courage. Bravo l'artiste ! *A.F.*

MISE EN SCÈNE FABIENNE BARBIER
— THÉÂTRE BO JUSQU'AU 15 JUILLET, À 22H30 —



littoral
Wajdi Mouawad / Simon Delétang

lenz
Georg Büchner / Simon Delétang

les molière de vitez
Molière / Gwenaël Morin

14 JUILLET AU 26 AOÛT 2018

Théâtre du Peuple Maurice Pottecher
40, rue du Théâtre 88540 Bussang
+33 (0)3 29 61 50 48 / www.theatredupeuple.com

GrandEst VIE OGGES Bussang



LA MÉNAGERIE DE VERRE
DE TENNESSEE WILLIAMS
AVEC CRISTIANA REALI - OPHELIA KOLB
CHARLES TEMPLON - FÉLIX BEAUPÉRIN
MISE EN SCÈNE CHARLOTTE RONDELEZ
À PARTIR DU 4 SEPTEMBRE
DU MARDI AU SAMEDI 21H - DIMANCHE 17H30

DIALOGUE AUX ENFERS MACHIAVEL MONTESQUIEU
DE MAURICE JOLY
MISE EN SCÈNE ET ADAPTATION MARCEL BLUWAL
À PARTIR DU 15 SEPTEMBRE
DU MARDI AU SAMEDI 19H - DIMANCHE 15H

ICH BIN CHARLOTTE
DE DOUG WRIGHT
MISE EN SCÈNE STEVE SUISSA
AVEC THIERRY LOPEZ
À PARTIR DU 8 SEPTEMBRE
DU MARDI AU SAMEDI 21H - DIMANCHE 15H

01 45 44 50 21
75 bd du Montparnasse, 75006 Paris
www.theatredepoche-montparnasse.com

THÉÂTRE POCHÉ
MONTPARNASSE

théâtres parisiens associés
KNOUS PARIS CUI TELÉRAMA SORTIES PREMIÈRE fondation théâtre

UNE COLONNE DE FUMÉE

EXPOSITION / MAISON DES PEINTRES JUSQU'AU 23 SEPTEMBRE

« "Une colonne de fumée" présente les travaux d'artistes et de photographes qui, de Diyarbakır à un ghetto d'Istanbul en passant par l'Anatolie centrale, racontent la Turquie d'aujourd'hui ; un pays aux multiples facettes et aux contradictions apparentes. »

LE FEU AUX POUDRES

— par Johanna Pernot —

Outre la froide exposition consacrée à l'humanité augmentée, la Maison des peintres accueille « Une colonne de fumée », qui réunit sur trois étages de nombreux talents de la scène contemporaine turque. Artistique et dissidente – sous l'ère Erdogan, depuis le coup d'État manqué de juillet 2016, les deux sont quasiment synonymes. Comment dire malgré la censure ?

À l'entrée, c'est sur une tornade de sable démesurée que bute le visiteur. La construction de barrages lucratifs sur l'Euphrate, en accentuant la désertification de l'Irak et de la Syrie, engendre des tempêtes au milieu du désert : « Une colonne de fumée »... L'image liminaire place l'exposition sous le signe de la catastrophe. Naturelle, mais surtout humaine. Rues, décombres, débris : les répercussions de la guerre à la frontière syrienne sont soulignées par la scénographie, qui exploite les murs délabrés. Pour Mehmet Ali Uysal, les maisons deviennent cercueils de verre, où poussent des oliviers artificiels. À l'inverse, sur cette vidéo de Volkan Aslan, il y a cette rose en gros plan qu'on lave à grande eau, comme un rituel. Un acte de purification pour les morts,

suggère le cartel. Les doigts triturent les pétales, fouillent les recoins, et la rose en boucle renaît. Et le geste reprend, comme un chapelet ou un *tesbih* qu'on égrène, ou comme une torture qui jamais ne cesse. La répétition peut exprimer le deuil, mais aussi le combat. Dans la salle suivante, Ali Taptkı rend hommage à l'acte de résistance des éditeurs turcs qui, dans les années 1980, publièrent la décision de justice condamnant « Tropique du Capricorne », le scandaleux roman de Miller, et par là même publièrent l'œuvre – les passages licencieux noircis au ruban adhésif. L'installation met en scène les pages biffées du livre, comme une partition à trous ou une mise en abyme rectangulaire, où l'histoire se répète – les autodafés et les mises à l'index.



Mémoire collective

Preuve que, dans un pays où journalistes et écrivains sont arrêtés et condamnés, l'art permet encore d'exprimer vérité et liberté. Au mur, les zones noires se lisent comme autant de ratures sur la mémoire collective – entre elles, la langue minée par la censure éclate. Que se passe-t-il alors dans ces

failles, ces lignes effacées de la culture et de l'histoire ? Aux étages, les images dévoilent des activités secrètes : combats de chiens, rixes, mélange des corps. Sur des affiches noir et blanc, les gros plans fragmentent nos perceptions – la brutalité kaléidoscopique de la nuit stambouliote. Censurée, elle aussi. Pourtant, face au pouvoir, les médias et les réseaux sociaux jouent un rôle croissant. Contre l'écran de fumée de la dictature, la chaîne YouTube du collectif 140journos érige une multitude déchainée d'écrans, qui démasque le tyran... La « Colonne de fumée » monte comme la colère. Mention spéciale à la vidéo de Halil Altındere, où de jeunes Roms s'insurgent au son du hip-hop contre la destruction de leur quartier, avec une ironie et une énergie folles. Un homme prend feu, on court avec les rebelles sur les remparts d'Istanbul. Ils se font tirer dessus en dansant – heureusement, les héros de Sulukule sont immortels. Décidément, cette « Colonne de fumée » explore des facettes de la Turquie complexes et poétiques. À l'instar des portraits de femmes de Nilbar Güres ou de la série « Le monde se finira-t-il de jour ? », qui s'attache à de minuscules détails, à des non-dits signifiants...

RENCONTRES D'ARLES

LE DERNIER TESTAMENT

EXPOSITION JONAS BENDIKSEN / ÉGLISE SAINTE-ANNE JUSQU'AU 26 AOÛT

« "Le Dernier Testament" de Jonas Bendiksen se penche sur sept hommes qui, tous, prétendent être le Messie redescendu sur Terre. »

LE DERNIER TESTAMENT

— par India Bouquerel —

Pendant trois ans, le photographe norvégien Jonas Bendiksen a parcouru la planète – du Brésil à la Sibérie, en passant par l'Angleterre, l'Afrique du Sud, les Philippines, la Zambie ou le Japon – pour rencontrer des hommes qui prétendent être le Messie. Avec « Le Dernier Testament », il livre l'une des expositions les plus enthousiasmantes des Rencontres d'Arles 2018.

C'est pour « comprendre et explorer ce que ressentent les gens qui croient » que Jonas Bendiksen, photographe de l'agence Magnum, s'est lancé dans la recherche de ces Jésus réincarnés. Dans l'église Sainte-Anne – lieu particulièrement approprié –, l'exposition s'organise en sept chapitres, un pour chaque prophète qu'il a suivi. Ce qui frappe le visiteur, c'est d'abord la qualité documentaire du travail de Bendiksen. Il nous plonge dans le quotidien de ces messies autoproclamés et de leurs disciples. On découvre ainsi l'existence du brésilien Inri Cristo, couronne d'épines sur la tête, tige blanche, barbe respectable, qui se déplace sur un trône poussé par de jeunes et belles apôtres. Inri a décidé de consacrer sa vie à répandre la bonne parole après avoir pris

conscience de « son identité chrétienne » en 1979. Re-tranché dans un luxueux compound de la banlieue de Brasilia, il propage désormais ses enseignements via une chaîne YouTube dédiée et diffuse chaque semaine ses sermons sur Facebook Live. Qu'a-t-il de commun avec Jésus de Kitwe, en Zambie, chauffeur de taxi, qui écrit ses révélations à la main sur des feuilles A4 pour les distribuer au tout-venant, et qui est régulièrement passé à tabac par des foules en colère ? Rien ou presque si ce n'est la conviction profonde, depuis de longues années, d'être le Messie.



Explorer les limites de la foi

C'est ce critère – la durée et la sincérité de leur engagement – qui a déterminé le choix de Bendiksen. Tous ces nouveaux Jésus croient, et tous sont crus aussi puisqu'ils attirent à leurs côtés des dizaines, parfois des milliers de disciples. Remarquable aussi, la manière dont le photographe s'est emparé de chacune de ces histoires, avec beaucoup de sérieux, de respect et de bienveillance pour ses sujets. Avec beaucoup d'humour aussi, comme

lorsqu'il présente le Japonais Jesus Matayoshi, persuadé qu'il apportera le royaume de Dieu sur terre par un processus politique démocratique. Les photographies de Bendiksen, organisées en série, dévoilent un Matayoshi qui harangue inlassablement ses compatriotes, perché sur le toit de sa voiture, seul avec son porte-voix, face à une foule indifférente. De cette exposition, on retiendra enfin l'incroyable plasticité formelle et la beauté des photographies de Jonas Bendiksen, qu'il consacre le kitsch religieux de ses sujets, qu'il s'en distancie avec quelques séries plus conceptuelles ou qu'il cède à la fascination, avec des portraits intimistes tels ceux – magnifiques – du charismatique Vissarion, à la tête d'une communauté de 5 000 personnes dans les forêts de Sibérie. Processions dans la neige, veillées au coin du feu, bains dans des eaux glacées, repas partagés, les images de Bendiksen deviennent alors presque féériques, surnaturelles, reflets des interrogations métaphysiques qu'elles semblent susciter chez le photographe. Et c'est bien tout l'attrait de ce « Dernier Testament » : explorer les limites de la foi religieuse au sein d'un monde qui doute mais qui semble avoir désespérément besoin de rédemption.

cirque au SOMMET
PRÉSENTE
L'ÉVÉNEMENT DU NOUVEAU CIRQUE QUÉBÉCOIS À LA MONTAGNE

1 — 26 AOÛT 2018
CRANS-MONTANA (SUISSE)
CIRQUEAUSOMMET.CH

NOUVELLE CRÉATION

MACHINE DE CIRQUE

AVEC CUCHE ET BARBEZAT

SPECTACLE SOUS CHAPITEAU
VILLAGE DU CIRQUE
ATELIERS / ACADEMY
ÉVÉNEMENTS SPÉCIAUX

CRANS MONTANA Absolutly CALO LOTERIE ROMANDE net+ RAIFFEISEN ZÜRICH Le Nouvelliste Le Matin Dimanche N+ starticket

PHOTOGRAPHIE © GUYA/SHUTTERSTOCK.COM/GETTY IMAGES

Les Tréteaux de France, Centre dramatique national présentent

MISE EN SCÈNE ROBIN RENUCCI

LA GUERRE DES SALAMANDRES DE KAPEL ČAPEK

FESTIVAL VILLENEUVE EN SCÈNE

MAR. 10 → DIM. 22 JUILLET / 19H

PLAINE DE L'ABBAYE / SOUS CHAPITEAU CLIMATISÉ

RELÂCHE LE 19 JUILLET

Tréteaux de France Centre dramatique national

RÉSAS 04 32 75 15 95
WWW.TRETEAUXDEFRANCE.COM



«La nuit sans retour» Mise en scène Monsieur K © Bruno Gasperini

I/O Gazette n°87 — 18.07.2018
La gazette des festivals — www.iogazette.fr — Gratuit, ne peut être vendu.
I/O — 12 rue de Mirbel, 75005 Paris
SIRET 81473614600014
Imprimerie Le Progrès, 93 avenue du Progrès, 69680 Chassieu
Directrice de la publication et rédactrice en chef
Marie Sorbier marie.sorbier@iogazette.fr — 06 11 07 72 80
Directeur du développement et rédacteur en chef adjoint
Mathias Daval mathias.daval@iogazette.fr — 06 07 28 00 46

Rédacteur en chef adjoint Jean-Christophe Brianchon j.c.brianchon@iogazette.fr
Conception de la maquette Gala Collette
Ont contribué à ce numéro
Julien Avril, India Bouquerel, Agathe Charmet, Mariane de Douhet, André Farache,
Augustin Guillot, Victor Inisan, Noureddine Mahjoub, Johanna Pernot, Lola Salem,
Audrey Santacroce.
Photo de couverture De la série «Night Mare» © Claire Soubrier

L'HUMEUR

«Je suis vous tous
Qui m'écoutez.
Plus quelque chose
Que je ne sais
Pas plus que vous,
Mais que je touche
Et qui me force
À me livrer,
Vêtue de nu,
Débarrassée
Autant de vous
Que de moi-même.»

Texte de Guillevic
d'après Elsa Triolet de l'album
Jeanne Moreau chante
Les Chansons de Clarisse

#IOMICRO

«Elle a fumé un vibromasseur
ou quoi?»
@QuetzalB

«L'esthétique méta-artistique
brouille les catégories en oscillant
entre le caractère brut du post-
pornographique et la poésie de
l'abstraction de l'infinitude.»
@BPOST-X8

«En même temps, c'est vaste,
le clown.»
@JulienAvril

«Cette lecture m'a fait le même effet
que l'auto-goal de Lloris.»
@JulienAvril

CARTHAGE DANCE (TUNIS)

— par Marie Sorbier —

C'est un événement qu'il faut mesurer à sa juste ampleur. Un pays qui décide de créer un (nouveau) festival international et qui mise sur la culture pour rayonner au-delà des mers et des frontières est toujours, en soi, une bonne nouvelle. Et à Tunis, ils voient les choses en grand. Monumental, pour être précis, comme en témoigne la flambant neuve cité de la culture, sorte d'entité gigantesque, chimère minérale entre un mall de Dubaï et une géode suspendue au-dessus des palmiers.

Le message est tout à fait clair, et il sera intéressant de voir si les moyens nécessaires seront sacrifiés pour faire tourner cette machine à rêves dans des conditions acceptables pour les artistes et avec une programmation de haute tenue pour le public. Le cœur de Carthage Dance y bat au quotidien, même si les artistes invités se produisent aussi en d'autres lieux de culture de la ville. C'est à l'entrée de ce palais des congrès où règne principalement le vide que le duo de chorégraphes Hafiz Daou et Aïcha M'Barek a offert aux spectateurs et aux badauds surpris en chemin une version courte de leur pièce «Sacré printemps!». Ces figurines à taille humaine, comme des traces vivantes des martyrs de la révolution, peuplent l'espace et accompagnent les

danseurs dans leur recherche de cet esprit de révolte qui les traverse et les pousse à rester debout. L'énergie de l'ensemble puise autant dans les racines et l'attachement à la terre qu'au besoin viscéral d'embrasser le ciel. Pour cette première édition, on saluera aussi la merveilleuse idée de recréer le solo de Héra Fattoumi, «Bnett Wasla», pièce emblématique transformée en quatuor avec des danseuses du jeune Ballet national tunisien. Cet hymne à ce qui se love prend ici un sens particulier en dévoilant cette féminité douce et assumée qui longe les alcôves et semble redécouvrir la sensualité des corps et des âmes.

“

De la transe aux libations

Un retour aux sources géographiques qui rimait joliment ce soir-là avec une transmission presque maternelle, un passage de relais à cette génération qui se doit d'émerger. Côté découverte, c'est dans un ancien cinéma au cœur de la ville que se dévoile l'étonnant solo «Des lustres», de Marjory Duprés, que l'on aurait bien tort de qualifier uniquement de chorégraphique. Car c'est avant tout un travail pluridisciplinaire sur la matière de la mémoire, le corps, les mots, le son et les (superbes) images comme

témoins des couches successives de ce que l'intimité sédimement constamment. C'est un magnifique travail où l'*ethos* n'est pas dit mais ressenti, prend son temps pour advenir puis se fondre; un moment en apesanteur, léger comme le sont parfois les choses importantes. Retour dans le temple pour le très attendu «Dresse-le pour moi», une proposition de la chorégraphe libanaise Nancy Naous qui se révèle aussi subtile que nécessaire. Elle parvient avec une force contenue à raconter une histoire stéréotypée du corps masculin dans les sociétés arabes, symbolique et sensuelle. Les deux danseurs sont magnifiques dans leur ambivalence, porteurs de toute la complexité de leur contradiction (l'étonnant Nadim Bahsoun et Alexandre Paulikevitch). De la transe aux libations, du dépouillement à l'exultation, c'est une palette nuancée, précise et charnelle qui parvient avec détermination à toucher et à faire penser. Une introspection qui se partage et une autre façon de parler du genre. Le titre de ce spectacle qu'il ne faudra pas manquer vient de la traduction littérale d'une prière. Quand un jeune garçon n'avance pas sur le droit chemin, son père implore le Seigneur et prie en disant: «Dieu, tu sais que je me suis efforcé à éduquer mon fils; j'y ai échoué. Dieu, dresse-le pour moi.»

REPORTAGES

CPH STAGE (COPENHAGUE)

— par Mathias Daval —

Chaque année au printemps, le CPH Stage, à Copenhague, propose un focus sur une sélection de spectacles danois du moment. Multidisciplinaire, le festival est l'occasion de découvrir des créateurs et des compagnies qui tournent peu ailleurs.

Le «*showcase*» – plutôt en réalité une variante de Fringe – est sous-titré «Never Not Spectacular», comme à la fois la marque de l'optimisme et le sceau d'authenticité de ce qui nous sera offert sur un plateau. Entre deux spectacles, on déambulera dans les rues baignées de soleil de Copenhague, et en particulier son ancien et désormais *hipster* «*meatpacking district*» (Kødbyen), dans lequel s'est installé le centre du festival. Dans son enceinte, un dispositif de réalité virtuelle, en partenariat avec Liveart.dk, permet de visionner des archives visuelles de représentations. Mais le plus surprenant, pour un événement aussi circonscrit – même s'il reste le plus important de la capitale dans son domaine –, est l'omniprésence dont il dispose partout en centre-ville, à commencer par des panneaux géants place de l'hôtel de ville : une visibilité qui rassure en ces temps où le théâtre contemporain est souvent relégué dans les alcôves confidentielles.

“

«Never Not Spectacular»

C'est une représentation sarcastique des jougs médiatiques et sociaux sur la représentation des corps. Mais les partis pris scénographiques et chorégraphiques, flirtant avec le burlesque et le grotesque dans une saturation de rose bonbon, ont tôt fait d'embarrasser le propos d'une esthétique tautologique un peu lourdingue pour notre goût. «V.O.M.P.» fait partie d'une sélection de huit projets coproduits par le festival et la Danish Arts Foundation, présentés lors des journées internationales (donc sous-titrés, ce qui n'est le cas que pour une minorité de spectacles). Même s'il ne constitue pas vraiment un fil rouge programmatique, le théâtre politique tient une place de choix, avec notamment l'adaptation du «Great Dictator» de Chaplin par Ni-

kolaj Cederholm, la re-création danoise de «World Without Us» et surtout «Rocky!» : à l'Husets Teater, le metteur en scène danois Tue Biering met les pieds dans le plat du débat politico-identitaire. À travers la figure iconique de Rocky, combattant loser dans une société malade, il tente de démontrer les paradoxes idéologiques d'une certaine gauche occidentale qui, pour certains, sacrifie les «*white trash*» et autres laissés pour compte des classes populaires sur l'autel de sa bien-pensance. Y aurait-il quelque chose de pourri au royaume du Danemark? Le comédien Morten Burian lance un monologue imbibé d'une envie de convaincre, de déranger, mais la harangue se perd dans un statisme scénique qui alourdit le propos. La seconde partie est plus visuelle et percutante, jusqu'à l'écoeurement (un cadavre de porc pend au plafond, bientôt frappé à la batte de baseball puis remplacé symboliquement – et physiquement – par le corps de Rocky). Elle s'achève par l'intervention, sur le plateau, d'une représentante de la droite nationaliste danoise qui, les mains légèrement tremblantes, tente de justifier son mode de pensée. Un final troublant mêlant l'espace de la scène dans une réalité glaciale, qui dissout la tension dramatique dans un malaise provocateur et dont on peut questionner encore la portée artistique, malgré une déflagration salutaire.

ICI C'EST LE SUD, qui a de la voix



“ En Région Sud, **la culture est un art de vivre**.
Elle fait partie de son identité et renforce son attractivité et son rayonnement.
C'est pourquoi, je serai toujours aux côtés des artistes,
le premier défenseur de leur liberté, leur partenaire le plus déterminé. ”

Renaud MUSELIER
*Président de la Région
Provence-Alpes-Côte d'Azur
Député européen*

